

Séminaire de préparation – Mardi 2 juin 2020

*L'Éthique de la psychanalyse*

Leçon 19 Marc Darmon – Pierre-Christophe Cathelineau, Bernard Vandermersch.

Nous allons étudier ce soir la leçon XIX et la leçon XX.

A la fin de la leçon XVIII Lacan se donne, comme nous l'avons vu, un programme pour la leçon suivante. Il va effectivement suivre ce programme et ses articulations. Ce qui nous facilite énormément la lecture.

Il nous annonce qu'il va parler du bien en remettant en question le lien traditionnel entre le *bien* et le plaisir :

« Ce que j'essaierai de vous montrer la prochaine fois, c'est le point historique où les choses en étaient venues au moment où Freud – c'est un carrefour d'ailleurs où je ne fais que vous ramener – ce carrefour historique, c'est celui de l'*utilité*. »

C'est-à-dire il va discuter « [...] le registre éthique de l'utilitarisme dans la perspective freudienne, à savoir, pour autant que Freud se permet, lui, pour le coup, de le dépasser définitivement, [...] ».

Vous savez que l'utilitarisme c'est la doctrine qu'on a tiré des propositions de Jérémy Bentham. Il va essayer également de « [...] démystifier la perspective platonicienne et aristotélicienne du Bien, voire du Souverain Bien pour l'amener au niveau de l'*économie des biens*. Il est essentiel de le ressaisir dans la perspective freudienne du *principe de plaisir* et du *principe de réalité* pour, à partir de là, saisir, concevoir, ce qui est à proprement parler la nouveauté de ce qu'introduit Freud dans le domaine de l'éthique. »

Lacan a déjà parlé de barrière quant à ce que vise le désir le plus profondément, une barrière du désir à l'approche de la Chose, et dit-il il va essayer de montrer que « [...] la vraie barrière, pour autant qu'elle arrête le sujet devant le champ à proprement parler innommable du désir, du désir radical pour autant qu'il est champ de la destruction absolue, de la destruction au-delà de la putréfaction elle-même, c'est à proprement parler ce phénomène qui s'appelle le phénomène esthétique pour autant qu'il est identifiable à l'expérience du beau. »

Il reprend cette expression où on parle de « [...] ce beau dont on a dit qu'il est splendeur du vrai. C'est très évidemment pour autant que le vrai n'est pas bien joli à voir qu'il en est sinon la splendeur, tout au moins la couverture. »

« [...] le bien constitue le premier réseau d'arrêt, le beau va plus près, et lui, très sérieusement nous arrête. Il nous arrête, mais aussi il nous indique dans quel sens se rencontre, se trouve ce champ de la destruction. »

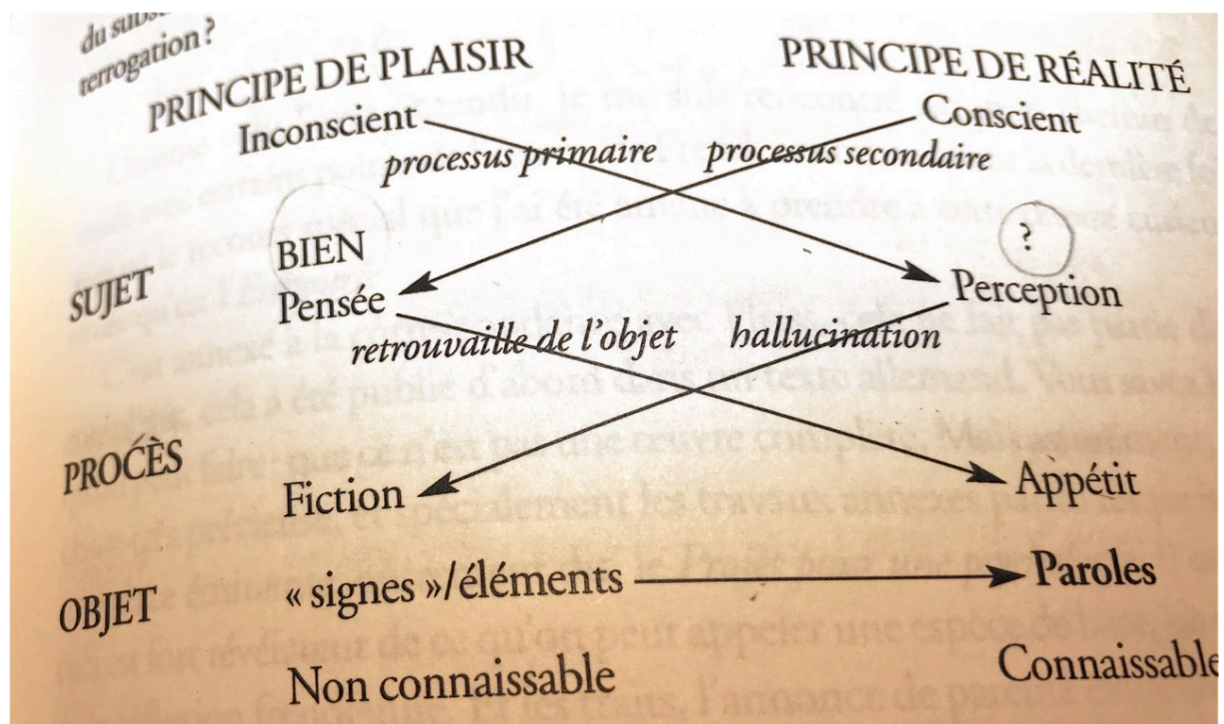
« Que le beau donc, dans ce sens, pour viser le centre de l'expérience morale, soit plus près, si je puis dire, du mal que le bien, ça n'est pas, j'espère, beaucoup pour vous étonner. Il y a longtemps qu'on l'a dit : *le mieux est l'ennemi du bien*. »

C'est sur cette phrase que Lacan terminait la leçon XVIII. Ça n'est pas à mon sens à interpréter selon le sens traditionnel, mais dans le sens où il y a une barrière où ce qui est au-delà du bien, le beau, vient cacher cette destruction dont il parle, cette pulsion de destruction en faisant de ce beau, une couverture esthétique, en en faisant une couverture à cette approche de la destruction, de cette pulsion de destruction qui va au-delà de la mort.

Ça nous évoque bien entendu, les deux morts dont parle Lacan, c'est-à-dire au-delà de la mort naturelle, il y a une autre mort celle que visait Sade en souhaitant que l'on fasse disparaître toutes traces de lui, après sa mort.

La leçon XIX, rappelle là où nous en sommes c'est-à-dire sur la barrière du désir et Lacan annonce qu'il va parler de la position du Bien au niveau de cette barrière. C'est intéressant d'avoir sous les yeux quand on lit cette leçon le tableau que Lacan avait fait, page 90 de notre édition et pages 54-55.

Vous pouvez vous rapporter à ce tableau. [p. 55]



Là vous avez d'un côté le principe de plaisir et de l'autre côté le principe de réalité puis entre les deux, selon les tableaux, il y a trois tableaux, un certain nombre de signifiants qui se situent par rapport à ces deux colonnes du principe de plaisir ou du principe de réalité.

Voyez que l'inconscient se situe du côté du principe de plaisir, le conscient du côté du principe de réalité. Du côté du principe de plaisir on a le processus primaire, du côté du principe de réalité on a le processus secondaire. Et Lacan situe le Bien comme situé dans la colonne du principe du plaisir. On verra dans le déroulement de la leçon, que le Bien est à situer à cheval entre principe de plaisir et principe de réalité.

En jouant sur le mot « bien » Lacan déploie ses différents sens, ainsi : « [...] je n'ai pas tout le bien possible à vous dire du bien. »

Ou encore qu'il n'est pas tout-à-fait assez bien ce jour-là pour nous parler du bien, que c'est un sujet difficile qui réclame « [...] pour le faire à la hauteur de ce que le sujet comporte » un effort particulier.

La question du bien concerne notre action en tant que psychanalystes, Lacan déclare qu'« [...] une intervention du type de la nôtre, a coutume de se mettre sous le chef, sous l'autorisation du bien.

C'est, là, la perspective sublimée, voire sublimée. »

Alors il pose la question aux psychanalystes qui l'écoutent : « [...] quel Bien exactement poursuivez-vous concernant votre [patient] ? »

Est-ce que c'est le désir de guérir, dont il est sans cesse question dans les cures ? Ce qu'on peut attendre du psychanalyste qu'il guérisse de ce dont on souffre.

Lacan dit « c'est une certaine façon paradoxale, voire tranchante, d'articuler pour notre désir comme un « non-désir » de guérir ; [...] » Et l'on sait les échecs qui conduisent, « [...] dans la pente de vouloir le bien du sujet. » Dans son acte s'agit-il pour l'analyste de guérir, « de *le guérir des illusions qui le [le sujet] retiennent sur la voie de son désir.* »

Le fait de rompre avec ces illusions c'est une question de science, de science du bien et du mal. Il rappelle la phrase dans le rêve freudien du père mort étudié dans le séminaire qui précède : *Le désir et son interprétation* :

« [...] il était mort et il ne le savait pas, à l'imparfait, comme gardant le champ radical de l'énonciation, du rapport le plus foncier du sujet avec l'articulation signifiante. » Le sujet n'est « [...] pas l'agent, mais le support, pour autant qu'il ne saurait même en supputer les conséquences mais que *c'est dans son rapport à cette articulation signifiante que lui, comme sujet, surgit comme sa conséquence.* »

Il rapproche cette phrase « il ne savait pas » de ce que Sade décrit comme les tortures par rapport au sujet qui serait entre les mains de l'auteur. C'est-à-dire que « la plus grande cruauté en face du sujet est précisément ceci : que son sort soit agité devant lui et que, lui le sachant, comme cela elle s'exprime dans les termes de la jubilation symbolique. Ils en rendront sa lecture quasiment intolérable. C'est devant ces malheureux que se poursuit ouvertement le complot qui les concerne. »

C'est-à-dire cette suprême cruauté qui consiste à ne pas respecter ce « il ne savait pas » c'est-à-dire le sujet n'était pas mis au parfum de ce qui va lui arriver.

Avec cette remarque que « La valeur du fantasme est ici de suspendre pour nous le sujet à l'interrogation la plus radicale. Lacan fait remarquer que « [...] *il ne savait pas* dernier pour autant que s'exprimant ainsi, à l'imparfait, déjà, la question posée le dépasse. »

Il donne l'exemple « *Un instant plus tard la bombe éclatait*, ceci peut vouloir dire deux choses toutes opposées : ou bien qu'effectivement, elle a éclaté, ou bien que, précisément, quelque chose est intervenu, ce qui fait qu'elle n'a pas éclaté. »

Il y a cette incertitude dans ce « il ne savait pas », est-ce que ce que fait le pervers en révélant à sa victime le sort qui lui est réservé, il y a ce doute qui est introduit par ce temps de verbe ?

Et Lacan ensuite nous présente deux textes. Un texte de saint Augustin et un texte de Sade en nous montrant comment les deux textes raisonnent l'un avec l'autre. Je ne sais pas si vous vous êtes penchés sur ces deux textes en essayant d'en saisir leur logique, si vous voulez bien on va essayer d'analyser ces textes qui résonnent l'un comme le reflet de l'autre.

Dans le Livre VII des *Confessions* de saint Augustin :

« Que tout ce qui est bon, est bon, étant l'œuvre de Dieu... Je compris aussi que toutes les choses qui se corrompent sont bonnes, et qu'ainsi, elles ne pourraient se corrompre si elles étaient souverainement bonnes, il ne pouvait se faire aussi qu'elles se corrompissent si elles n'étaient pas bonnes. Car si elles avaient une souveraine bonté, elles seraient incorruptibles, et, si, elles n'avaient rien de bon, il n'y aurait rien en elles capable d'être corrompu, puisque la corruption nuit à ce qu'elle corrompt, et qu'elle ne saurait nuire qu'en diminuant le bien.

Ainsi la corruption n'apporte point de dommage, ce qui ne peut se soutenir, ou toutes les choses qui se corrompent perdent quelques biens, ce qui est indubitable. Que si elles avaient perdu tout ce qu'elles ont de bon, elles ne seraient plus du tout. Autrement, si elles subsistaient encore sans ne pouvoir plus être corrompues, elles seraient dans un état plus parfait qu'elles n'étaient avant d'avoir perdu tout ce qu'elles ont de bon, puisqu'elles demeureraient toujours dans un état incorruptible. »

Alors c'est difficile à comprendre du premier coup ce raisonnement, il faut un petit peu se concentrer.

Pour que quelque chose se corrompe il faut qu'elle soit bonne mais si elle était bonne d'une façon absolue, elle serait incorruptible, et si cette chose n'était pas bonne de façon absolue, elle ne pourrait se corrompre non plus. Pour qu'il y ait quelque chose à corrompre il faut une certaine quantité de bon.

Pour qu'il y ait quelque chose qui se corrompe, il faut qu'il y ait quelque bien.

Si la corruption est totale, la chose disparaît en quelque sorte puisqu'il n'y a plus rien de bon. C'est-à-dire que cette démonstration de saint Augustin aboutit à la conclusion un peu paradoxale que quelque chose qui peut se corrompre jusqu'au bout, jusqu'au point où elle ne peut plus être corrompue est dans un état plus parfait que ce qu'elle était au départ.

Ce n'est pas d'hier que ce sujet du bien nous hante, ainsi il trouve à travers les siècles un écho dans un texte de Sade que met en regard du texte de saint Augustin où la question du bien s'articule à la loi, il s'agit dans les deux textes de la même bizarrerie, de la même structure :

« Ce n'est jamais dans l'anarchie que les tyrans naissent. Vous ne les voyez s'élever qu'à l'ombre des lois, s'autoriser d'elles. Le règne des lois est donc vicieux, il est donc inférieur à celui de l'anarchie. La plus grande preuve de ce que j'avance est l'obligation où est le gouvernement de se plonger lui-même dans l'anarchie quand il veut faire sa constitution. »

Le début est très intéressant puis qu'il nous dit en quelques sorte qu'il y a un lien entre le tyran et la loi. Le pervers agit en fonction de la loi.

Sade avance comme preuve le fait que le gouvernement quand il veut changer, quand il s'agit de changer la loi, doit passer par une phase d'anarchie, c'est-à-dire d'abolition des lois, pour qu'à partir de cet état se constituent de nouvelles lois.

« Pour abroger ses anciennes lois il est obligé d'établir un régime révolutionnaire où il n'y a point de loi. Dans ce régime, naissent à la fin de nouvelles lois, mais le second est nécessairement moins pur que le premier puisqu'il en dérive, puisqu'il a fallu opérer ce premier bien, l'anarchie, pour arriver au second bien, la constitution de l'état. »

L'analyse politique de Sade concerne la Révolution, pour aboutir à la Constitution il a fallu une période d'abolition des lois, donc le second état, c'est audacieux de dire cela au moment de la Révolution, est moins pur que le premier puisqu'il en dérive, il a fallu une rupture de l'ancien régime pour que naisse de cette anarchie un nouveau régime. Sade aboutit à la conclusion paradoxale que le premier état, l'anarchie, est plus pur que le second, dont il est issu.

Alors on arrive à la deuxième articulation que fait Lacan dans cette leçon, c'est-à-dire remettre en question le rôle du plaisir, dans *l'Éthique*. Ce lien entre le plaisir et l'éthique est quelque chose qui est dès l'origine, dès la réflexion des philosophes, c'est-à-dire que le bien est lié au registre du plaisir. C'est le cas chez Freud en apparence.

Chez les philosophes, ça donne « une problématique essentiellement hédoniste concernant cette détermination des biens. » Où ils distinguaient, « entre non pas les vrais et les faux plaisirs, car il est impossible de faire une pareille distinction, mais entre les vrais et les faux biens que le plaisir indique. »

Lacan pointe que Freud avec son principe de plaisir et son principe de réalité amène quelque chose de radicalement nouveau par le « [...] principe du plaisir est inséparable – [dans] c'est une conception véritablement dialectique – de celle, énoncée par Freud, du principe de réalité. » Pour examiner cette problématique entre *l'Entwurf* et *l'au-delà du principe de plaisir*, Lacan remarque qu'on a lui soutenu contrairement à ce qu'il disait que l'éthique au sens aristotélicien de *l'Éthique à Nicomaque* se réfère à l'habitude et que la notion de frayage semblait aller dans

ce sens. Ceux qui ont soutenu cette idée se référaient à l'*éthos*, c'est-à-dire à l'apprentissage, or Lacan soutient que dans Freud, « Il ne s'agit point, de l'empreinte en tant que créatrice, mais *du plaisir engendré par le fonctionnement de ces frayages*. » Il y a quelque chose qui « [...] sera repris comme plaisir de la répétition. La répétition du besoin, comme quelqu'un l'a articulé, ne joue dans la pensée, dans la psychologie freudienne, que comme occasion de quelque chose qui s'appelle besoin de répétition et, plus exactement, *pulsion de répétition*. » C'est quelque chose qui se détache d'une interprétation du frayage comme habitude, comme l'indiquait l'étymologie grecque.

Et Lacan parle de la tyrannie de la mémoire : « [...] c'est cela qui pour nous, à proprement parler, s'élabore dans ce que nous pouvons appeler structure, dans le sens que ce terme de structure peut avoir pour nous.

Tel est le point de départ, telle est la nouveauté, telle est la coupure sur laquelle il n'est pas possible de ne pas mettre l'accent si l'on veut voir clairement en quoi la pensée et l'expérience freudiennes apportent quelque chose de nouveau dans notre conception du fonctionnement humain comme tel. »

Lacan ensuite propose ce qui est de l'ordre des cycles biologiques de la répétition. On pourrait saisir au niveau biologique, c'est-à-dire, il oppose une mémoire qui serait de l'ordre du vivant, du biologique à ce dont il est question ici, c'est-à-dire une pulsion de répétition. Et ça c'est très important de distinguer la mémoire qui est propriété du vivant de cette remémoration de ce besoin de répétition ou de cette pulsion de répétition dont parle Freud.

L'une relève d'une biologie, la mémoire c'est quelque chose qu'on peut constater chez les animaux, il distingue cela de la répétition propre au signifiant c'est-à-dire c'est dans la structure même du signifiant que s'impose d'une façon tyrannique cette répétition qui est de l'ordre de la chaîne signifiante. Vous avez toujours l'exemple de la chaîne des *alpha, bêta, gamma, delta* dès le premier séminaire, ou cette chaîne impose une certaine répétition dans la continuité de cette chaîne signifiante.

A signaler cette référence que Lacan faisait à l'Histoire, cette allusion à la contrainte sociale, qui serait déterminante.

« Pourquoi, depuis le temps, cette contrainte sociale ne serait-elle pas parvenue à se centrer sur les voies les plus propres à la satisfaction des désirs des individus ?

J'ai dit des *désirs*. Est-ce que devant une assemblée d'analystes j'ai besoin d'en dire plus pour qu'on sente la distance qu'il y a de l'organisation des désirs à l'organisation des besoins ? Qui sait, après tout faut-il peut-être que j'insiste ? Après tout peut-être aurais-je plus de réponse devant une assemblée de collégiens ; eux au moins, sentiraient tout de suite que l'ordre de l'école n'est pas fait pour leur permettre de se branler dans les meilleures conditions ! »

C'est un passage à la fin de la leçon où Lacan évoque Bentham et Marx et le lien entre Bentham et Marx. C'est-à-dire que Bentham voulait une organisation qui tienne compte du plaisir et du déplaisir. C'est-à-dire du plaisir et de la peine qui peuvent animer un sujet mais il y aurait en quelque sorte une sorte d'égalité entre ces sujets et le contrat social en résultant devrait être la somme de ce qui apporte du bien et de ce qui apporte de la peine à chacun.

C'est une pensée qui a été importante au niveau de l'idéologie libérale. Et il y a une phrase où Lacan tout en reconnaissant à Bentham une sensibilité importante au signifiant (le concept de fiction) critique son utilitarisme : « Les besoins d'homme se logent dans l'utile, dans la partie symbolique : c'est la part prise à ce qui du texte symbolique peut être, comme on dit, de quelque utilité. C'est pourquoi, à ce stade et à ce niveau, il est bien certain pour Bentham qu'il n'y a pas de problème : *le maximum d'utilité pour le plus grand nombre*, telle est bien la loi selon laquelle s'organise à ce niveau le problème de la fonction de ces biens. »

Je voulais signaler dans Marx un passage où celui-ci parle de Bentham, dans la deuxième section du livre I du *Capital* : [Chapitre VI, Achat et vente de la force de travail.]

« Ce qui y règne seul c'est Liberté, Égalité, Propriété et Bentham.

Liberté ! Car ni l'acheteur, ni le vendeur de marchandises n'agissent par contrainte, au contraire ne sont déterminés que par leur libre-arbitre, ils passent contrat ensemble en qualité de personnes libres, possédant les mêmes droits. Le contrat est le libre produit dans lequel leurs volontés se donnent une expression juridique commune.

Égalité ! Car ils n'entrent en rapport l'un avec l'autre qu'au titre que possesseur de marchandises, et ils échangent équivalent contre équivalent.

Propriété ! Car chacun ne dispose que de ce qui lui appartient.

Bentham ! Car pour chacun d'eux il ne s'agit que de lui-même, la seule force qui les mette en présence et en rapport est celle de leur égoïsme, de leur profit particulier de leurs intérêts privés. Chacun ne pense qu'à lui, personne ne s'inquiète de l'autre, et c'est précisément pour cela qu'en vertu d'une harmonie préétablie des choses, ou sous les auspices d'une providence tout ingénieuse travaillant chacun pour soi, chacun chez soi, ils travaillent du même coup à l'utilité générale, à l'intérêt commun.

Au moment où nous sortons de cette sphère de la circulation simple qui fournit au libre-échangiste vulgaire ses notions, ses idées, sa manière de voir est le critérium de son jugement sur le capital et le salariat, nous voyons à ce qu'il semble s'opérer une certaine transformation dans la physionomie des personnages de notre drame. Notre ancien homme aux écus prend les devants et, en qualité de capitaliste, marche le premier ; le possesseur de la force de travail le suit par derrière comme son travailleur à lui ; celui-là le regarde narquois, l'air important et affairé ; celui-ci timide, hésitant et rétif, comme quelqu'un qui a porté sa propre peau au marché, et ne peut plus que s'attendre à une chose : à être tanné. »

Voilà !

Suit la présentation de la leçon XX par Bernard Vandermersch.

Transcription relue par Marc Darmon.

*Transcription : Dominique Foisnet Latour*

*Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.*